

Théâtre

COMEDIE VALDÔTAINE

« Le Clientélisme »

ou

« Les trois préférences »

Parfait JANS

Corrigée, complétée et arrêtée le premier janvier 2008.

Avant-propos

Chaque être humain porte en lui sa charge d'insuffisances concernant la façon de construire sa vie. Inutile de se cacher derrière son petit doigt, ces défauts, peu ou prou, existent pour tous. Devant cette situation, l'homme doit réagir, quel que soit son environnement. Le combat mérite d'être mené, il est salutaire! Et si l'action se maintient à un niveau raisonnable, elle conduit inévitablement à un recul des faiblesses constatées. Bien souvent, elle donne naissance à un homme nouveau, peut-être loin de la perfection, mais tout de même, un homme heureux de cette victoire sur lui-même et fier du résultat acquis.

Il faut ensuite veiller au maintien de l'acquis. Tout abandon de cette vigilance peut produire un recul qui risque, non seulement de ramener le citoyen imprudent à son point de départ, mais encore plus bas. Bien souvent ce relâchement donne naissance à d'autres défauts, lesquels, ajoutés aux premiers avilissent encore plus l'individu.

Ce qui vaut pour l'être humain, vaut pour les peuples.

Un peuple peut être fier et non belliqueux. Il peut adorer la paix, aimer le travail, souhaiter la tranquillité, cultiver l'amitié, autant de qualités qui en font un voisin considéré et estimé.

Cependant, si ses insuffisances ne sont pas combattues et si ses qualités sont cultivées sans une certaine rigueur morale, le tout finira par être perçu comme un état de faiblesse par des bandits prêts à tout. Ces individus dépourvus de conscience exploiteront la situation ainsi créée pour dominer ce peuple pacifique, accueillant, trop compréhensif, voire, trop naïf.

Le peuple valdôtain est lui aussi porteur de défauts. Victime d'un génocide perpétré par les légions romaines, victime de la peste dévastatrice et de plusieurs outrages infligés à ses traditions, victime des limites frontalières de son beau pays, il en est venu, par insouciance, à ouvrir son cœur, ses maisons et ses montagnes aux nombreux passants sans trop s'inquiéter de leurs intentions, grave faiblesse, sérieux défaut.

Le plus coriace et le plus destructeur de ses défauts est celui d'approcher sans cesse un état d'abjection, faiblesse extirpée de la fange, dénoncée et combattue par Emile Chanoux, martyr de la Résistance. Les critiques et les enseignements de cet homme clairvoyant ont été écoutés, suivis et appliqués aux temps de la Résistance, dans l'immédiat après guerre et après l'accession à l'autonomie. Ce principal défaut a été vaincu par un combat sans faille. Des résultats fort appréciables ont été acquis. Puis, à nouveau, la vigilance et la rigueur morale ont été abandonnées au point de rechuter en ajoutant au défaut principal un complément pernicieux : le clientélisme*.

Pernicieux ? Oui, parce que les avantages de cette dérive de la démocratie pris à petites doses journalières finissent par créer un état de dépendance chez le citoyen et transforment les malfaiteurs en une sorte d'« éléphants roses ». Tout leur est pardonné et tout est accepté par le peuple en train d'ensevelir sa propre liberté et son autonomie sous une masse de « petits dossiers favorables ». Jusqu'au prochain ressaisissement.

Parfait JANS

*La petite comédie qui suit s'attache à démonter le système qui asphyxie actuellement l'autonomie et la démocratie valdôtaines.

THEÂTRE

Les trois unités (*unité d'action, unité de lieu, unité de temps*)

Pour répondre à cette exigence, l'intrigue demeure une,
Pour un théâtreux, c'est déjà la Lune.
L'unité de lieu, est coupée en trois, aïe, aïe !
L'unité de temps, morbleu, est écartelée, aïe, aïe, aïe !
Bonnes âmes du théâtre, soyez charitables !
Pardonnez à un pauvre diable,
Car lorsqu'il faut parler,
Le devoir est de braver.

P.J.

Le clientélisme

Comédie en quatre actes

Acte premier : un bureau du Conseil régional.
Acte deuxième : une maison valdôtaine.
Acte troisième : un café-bar avant les élections.
Acte quatrième : le même café-bar après les élections.

Les personnages

Solange, fonctionnaire, la quarantaine, acharnée et disciplinée, fille d'émigrés, de retour au pays.

Le président Aubertin César, Béber pour les familiers, César pour les gens de la rue. La cinquantaine, bien habillé, altier, aujourd'hui simple citoyen, il poursuit l'objectif de reconquérir son poste de président. Achète les votes comme une ménagère ses légumes.

Labrume Sylvain, Assesseur à l'Agriculture.

Madame la chef de bureau.

La famille Fruitier. Henry, le père ; Vernique, la mère ; Piero, Ugo et Tonin, les fils.

Père Auguste, curé de la paroisse.

Roger, le patron du café-bar.

Les frères Debellat, Jacques et Jean, habitués des mauvais coups.

Les autres personnages : quatre paysans, et plusieurs clients du café-bar.

Acte premier

Un bureau du Palais régional (Aoste)

Le mobilier : une table encombrée de nombreux dossiers rangés à droite et à gauche afin de laisser un espace pour la communication avec les visiteurs. Derrière la place du fonctionnaire, appliquée contre le mur, une longue file de casiers remplis de dossiers et, au-dessus, bien situé face à l'entrée, un calicot sur lequel figure une inscription :

« Les jardiniers de la montagne »

« subventions régionale et européenne »

En plus du fauteuil du fonctionnaire et de la chaise bringuebalante du visiteur, des chaises sont alignées de part et d'autre de la porte d'entrée. Les autres murs sont décorés d'affiches mettant en valeur les espaces et les monuments valdôtains.

Scène I

L'ambiance est sereine

Ces instants se déroulent dans les services administratifs du Palais régional. La fonctionnaire reçoit un citoyen. Quatre autres montagnards attendent leur tour.

Solange, la fonctionnaire finit d'examiner le dossier d'un certain Paul :

-Voilà, c'est terminé. Ce n'était pas difficile et, c'était dans votre intérêt, pas de quoi vous inquiéter. La déclaration de votre voisin vous laissant l'usage de son terrain, va augmenter votre subvention. Votre dossier est maintenant complet.

Paul, visiblement satisfait et oubliant la querelle de la semaine précédente :

-Vous avez raison Madame Solange, vous savez ce que c'est, nous autres les montagnards, nous nous faisons du mauvais sang pour tout ce qui nous vient des bureaux. Excusez-moi pour l'autre jour...

Solange, toute souriante :

-Je vous en prie, je connais nos gens...

Paul :

-C'est bien vrai ! Nos deux villages sont tout proches et nous vivons de la même façon. Je me demande même si nous ne sommes pas un peu cousins ? Quand est-ce que je recevrai ma subvention ?

Solange :

-C'est prévu pour la semaine prochaine, un courrier vous préviendra.

Paul :

-Grand merci, Madame Solange.

Lentement, Paul ramasse ses papiers, range son portefeuille, prend son chapeau, remercie encore et s'en va.

Scène II

Solange appelle :

-Le suivant, s'il vous plaît !

Un jeune agriculteur s'approche de la table, salue l'employée, s'assoit et étale ses papiers.

A cet instant précis, entre dans le bureau un homme pressé, lequel, sans prêter attention aux personnes présentes et sans attendre son tour, se pointe à la table. S'adressant par-dessus le jeune agriculteur assis, il intervient sans même saluer la fonctionnaire.

L'intrus :

-Dites-moi...

Se sentant piégé, le jeune agriculteur essaie de prévenir Solange en clignant des paupières, signes qu'elle ne veut visiblement pas comprendre.

L'atmosphère s'électrise.

Le jeune implore :

-Madame...

Solange, choquée, mais calme s'adresse au nouveau venu :

-Monsieur, vous dérangez, allez vous asseoir ! D'autres personnes attendent.

L'intrus, désagréablement surpris de ne pas être reconnu, se redresse :

-Mais enfin, Madame... !

Le jeune continue de grimacer pour attirer l'attention de Solange, il la supplie entre les dents :

-Madame, c'est Monsieur le Président ! Aubertin ! César Aubertin !

Solange ne comprend pas ou ne veut pas comprendre. Elle n'accepte pas de céder devant l'intrus, elle insiste :

-Monsieur, je vous le demande à nouveau, allez vous asseoir, je vous accorderai toute mon attention lorsque votre tour sera venu.

Aubertin :

-C'est intolérable ! Vous savez qui je suis ?

Le jeune essaie de calmer le jeu. Il se lève et s'adresse poliment à Aubertin :

-Ne vous fâchez pas, Monsieur le Président, je vous laisse ma place.

Solange n'accepte pas :

-Si vous cédez votre place, vous prenez celle de ce monsieur dans la file d'attente, car il n'est pas question que les autres subissent votre générosité.

Le jeune explique à Solange :

-Mais Madame, c'est Monsieur Aubertin, l'ancien Président de la région, il a toujours des petits dossiers à régler...

Solange, nouvelle embauchée, ne connaît pas la renommée de ce monsieur. Son retour récent au pays ne lui a pas encore permis de connaître toutes les personnalités valdôtaines :

-Fort bien, Monsieur le Président aura certainement l'obligeance d'attendre son tour. Je vais m'activer.

Le ton monte.

Aubertin proteste. Il n'admet pas d'être traité comme tout un chacun.

-Madame, je crois que vous n'avez pas encore compris. Ici, au Conseil régional, les élus d'aujourd'hui, comme ceux d'hier, ont le droit d'accomplir leurs démarches sans encombre.

Un client qui attend :

-Faut bien que le clientélisme passe !

Un autre se lève et dit :

-Laissez-le passer, nous perdons du temps !

Le premier client :

-Je ne suis pas d'accord, Aubertin ne doit pas être reçu mieux que nous !

Aubertin, surpris par la perte de l'unanimité qui accompagnait tous ses déplacements antérieurs, cherche à mettre fin à cette situation. Il se redresse et devient autoritaire :

-Madame, j'exige...

Solange, très calme :

-Vous n'avez rien à exiger. Vous êtes le Président Aubertin César, si j'ai bien compris... ?

Aubertin :

-Enfin ! Vous avez une intelligence vive comme l'éclair...

Un client :

-C'est bientôt fini ?

Un autre :

-Aubertin nous fait perdre notre temps !

Solange, aux protestataires :

-Je vous en prie, n'en rajoutez pas ! Puis, carrément fâchée, elle se tourne vers Aubertin : Monsieur, j'accomplis mon travail consciencieusement et je n'ai pas d'ordre à recevoir d'un César, fut-il empereur romain ou Aubertin ! Seul mon Assesseur, Monsieur Labrume et ma chef de bureau peuvent décider de mon travail. Je vous prie donc une nouvelle fois d'aller vous asseoir.

Aubertin devient glacial :

-Puisque c'est ainsi, vous allez le regretter.

Il quitte le bureau.

Scène III

Le calme est revenu.

Le jeune agriculteur, gêné :

-Excusez-moi, je suis contre les passe-droits, mais ici, dans ce Palais, les élus et anciens élus sont toujours servis en premier ...

Solange, dépitée :

-Oui, je vois, et ils en abusent ! Venons à votre affaire : il vous manquait l'attestation de votre père indiquant que vous qui exploitez la propriété familiale. Alors deux possibilités : ou vous avez cette attestation et la subvention vous revient ou vous ne l'avez pas et l'aide sera versée à votre père. De toute façon, vous ne perdrez rien.

Le jeune :

-Voici la déclaration écrite de mon père, confirmée par le syndic de ma commune.

Solange lit le document :

-C'est très bien, la subvention sera versée à votre nom.

Scène IV

Entrent dans le bureau : l'assesseur Labrume, la chef de Solange et Aubertin, l'ancien président.

La méfiance s'installe.

Labrume, renfrogné :

-Mademoiselle Solange, le Président me dit que vous n'avez pas voulu le recevoir ?

Solange, bien droite, les yeux plantés dans les yeux de son patron :

-Pas avant son tour, Monsieur l'Assesseur.

La chef de bureau s'arme de son autorité :

-Vous allez donner immédiatement satisfaction à Monsieur le Président.

Les visiteurs, dépassés par l'ampleur du sujet, se taisent.

Solange cède :

*-Bien, Madame... et s'adressant à Aubertin, elle use un langage d'esclave, roule des yeux apeurés et poursuit : *qué puis-je fêr pour mossieur li président ?**

Aubertin fait mine de ne pas comprendre la petite révolte :

-Juste me dire si le dossier de la famille Fruitier est complet.

Solange se lève, va vers les casiers, extrait un dossier et interroge :

-Fruitier Henry ?

Aubertin :

-C'est bien ça.

Solange :

-Oui, tout est conforme, la famille Fruitier recevra un courrier dans quelques jours.

Aubertin, assuré de son succès :

-Ne vous donnez pas cette peine, je dois me rendre dans leur village demain matin, je leur remettrai cette lettre moi-même.

Solange, révoltée et sentant la manigance :

-Mais ce n'est pas règlementaire !

L'Assesseur Labrume, sévère :

-Enfin, puisque nous avons l'occasion de simplifier une procédure, allons-y ! Je ne vois pas où est le mal.

Solange, avec audace et regardant l'Assesseur :

-Le mal est dans l'exception, Monsieur !

La chef de bureau s'impatiente :

-Bon, allons pour l'exception, mais agissez ! Soyez un peu plus souple, Mademoiselle. Vous nous faites du bon travail, mais avec un peu de compréhension, vous deviendrez excellente.

Solange met la lettre déjà prête dans une enveloppe et la colle à grands coups de langue. Puis elle la remet à l'ancien Président.

Aubertin proteste :

-Vous auriez pu vous dispenser de la coller !

Solange :

-C'est le règlement, Monsieur le Président. Nous devons protéger le secret de la correspondance.

Aubertin s'en va en grommelant et en faisant un geste de rejet par-dessus l'épaule :

-Le règlement, le règlement...

Acte deuxième

Une maison valdôtaine

La salle familiale : une longue table de ferme noircie par la fumée et des années de service, encombrée de miettes de pain, d'une coupe en bois remplie de noix et de pommes, d'une bouteille de vin plus vide que pleine et de quatre verres renversés dans l'attente de resservir. Autour de la table, deux bancs de longueur appropriée. Dans la cheminée, des tisons finissent de se consumer. Le sol est dallé de pierres plates. Deux rideaux rouges à fleurs blanches filtrent la lumière qui essaie de pénétrer ce foyer familial feutré et protégé. Au mur faisant face à la porte d'entrée un cadre souvenir présente un couple de jeunes mariés de l'autre siècle, certainement les anciens maîtres du foyer.

Scène I

Deux vieux montagnards laissent s'égrener le temps. L'ennui et la monotonie règnent.

Depuis l'extérieur, une voix puissante s'élève :

La voix :

-Il y a quelqu'un ? On peut entrer ?

Henry et Vernique se regardent. Ils sont inquiets, leurs fils sont absents.

Le vieux mari se lève difficilement, va vers la porte, s'en approche sans sortir, il se méfie. Ici les gens qui passent sont tellement rares ! Il interroge :

Henry Fruitier :

-Qui est là ? Qu'est-ce que vous nous voulez ? Nous sommes seuls, revenez plus tard.

La supplique ne vaut. L'étranger s'avance et paraît sur le pas de la porte.

Aubertin :

-Bonjour, c'est moi, César Aubertin, vous me reconnaissez ?

Henry, toujours sur ses gardes :

-Ma foi non ! Ma femme et moi, nous sommes vieux, nous sommes sourds et nous n'y voyons plus beaucoup, nous ne connaissons plus personne. Vous dites que vous êtes ?

Aubertin entre carrément dans la pièce et se campe devant le père Henry en élevant la voix :

-Je suis César, l'ancien Président de la région. Vous me reconnaissez maintenant ?

Henry, après un effort de mémoire :

-Ah, oui... ! puis il rit carrément. Ses pensées défilent et il ajoute : *Aubertin, oui, oui, je me souviens... Vernique, tu te rappelles ? Même qu'en famille... Il baisse la voix, seulement entre nous, avec nos fils, on s'amuse de votre nom : César le valdôtain par-ci, Béber César par là, et encore : Aubertin Aubertinus, c'est bien drôle, vous ne trouvez pas ? Salasses effrontés nous sommes, Salasses combatifs nous demeurons pour toujours... Puis, il s'arrête net, se passe la main sur le visage et retrouvant soudain sa lucidité, il redresse la situation : *oui... je vois... vous êtes notre ancien Président Aubertin. Entrez, entrez donc, venez vous asseoir, nos fils ne vont pas tarder. Vous voulez boire un verre de vin ?**

Aubertin s'est dominé tout au long de ce premier contact. Il s'assoit, fait un signe négatif concernant le vin et s'évertue d'orienter la conversation en attendant le retour des fils. Il parle haut pour être entendu :

-Il fait bon aujourd'hui.

Henry croit qu'Aubertin lui parle de son aîné Piero :

-Ah ! non ! tout n'est pas à lui ! Il a deux frères tout de même !

Aubertin a envie de fuir, il se lève, s'approche de Vernique pour être mieux compris, se penche et lui crie dans l'oreille :

-Ils reviendront quand vos fils ?

Vernique se bouche les oreilles et se lamente :

-Ne criez pas comme ça ! Je ne suis pas aussi sourde que mon mari ! Ils seront là sous peu. Patientez Monsieur Béber, dit-elle, en donnant du coude à son mari dont l'hilarité déborde une nouvelle fois.

Scène II

Les fils sont de retour, lourde expectative.

Piero, l'aîné :

-Quelle fierté pour notre famille ! C'est bien la première fois que nous recevons un président dans notre maison. Petit sourire, je vous assure que nous n'avons rien fait de mal.

Aubertin s'assoit. Cette dernière affirmation ne le gêne pas :

-Pas de soucis à vous faire, je vous apporte une bonne nouvelle.

Le père :

-Quoi ? Une bonne bouteille ?

Aubertin poursuit :

*-Quelqu'un dans le village m'a dit que vous craigniez de ne pas recevoir la subvention régionale et européenne destinée aux « **jardiniers de la montagne** »...*

Tonin, le plus jeune des frères :

-C'est vrai, il paraît que nos terres ne sont pas assez bien entretenues et que nous ne toucherons pas cette subvention.

Aubertin saute sur l'occasion :

-C'est ce que j'ai appris et je me suis révolté ! Je suis allé secouer l'Assesseur Labrume, j'ai remué ciel et terre. Je suis tombé sur un fonctionnaire qui ne voulait rien savoir. J'ai tapé du poing sur la table et je vous ai obtenu la subvention.

Ugo, incrédule :

-Vous avez fait ça pour nous ? Je ne vous crois pas ! Pas possible ! Lorsqu'une subvention européenne est refusée, personne n'y peut plus rien !

Aubertin fouille dans ses poches :

*-J'ai là de quoi vous convaincre... Il palpe son veston, se lève, cherche, se rassoit, fait mine de ne pas trouver, s'affole et s'inquiète, la famille tremble, puis soudain, il sort de son portefeuille une enveloppe ouverte de laquelle il extrait une lettre et lit : *Subvention régionale et européenne destinée aux jardiniers de la montagne.* Il s'assure de l'effet produit, reprend son souffle et poursuit : *La famille fruitier Henry est admise à cette subvention pour une somme de mille cinq cents euros. J'ai fait le maximum. Plus c'était impossible.**

Piero, méfiant :

-Je dois voir pour croire. Comme saint Thomas, je dois toucher de mes dix doigts.

Aubertin lui tend la lettre.

Piero palpe le papier, le froisse, le renifle, lui redonne forme, lit et s'exclame enfin : *c'est bien vrai. Formidable ! Merci, Monsieur le Président ! Il n'y en a pas deux comme vous !*

Henry, le père :

-Qu'est-ce qu'il dit mon grand bêta de fils ?

Vernique :

-Il dit que nous allons recevoir une subvention...

Henry :

-Une quoi ?

Tonin s'approche de son père en frottant son pouce sur son index et crie :

-Une subvention.

Henry, le père :

-Je ne paierai rien ! Je ne paierai jamais !

Piero, l'aîné :

-Rien à payer ! C'est une subvention !

Le père :

-Une quoi ?

Piero, le plus pratique de la famille :

-Un « contributo ».

Henry lève les bras au ciel :

-Vous pouviez pas le dire ! Une subvention ça ne représente rien, nous n'avons jamais touché de subventions, des « contributi » oui. Un « contributo ça sonne bien mieux à l'oreille !

Vernique interroge :

-Mille cinq cents euros, ça fait combien de lires ?

Aubertin cherche à conforter son avantage, il s'approche de la mère et lui dit :

-Trois millions de lires.

Henry a entendu le chiffre, il devient sombre et, tremblant de peur, il se lève pour dire :

-Attention, mes enfants ! Il y a peut-être un piège là-dessous ! Je n'ai jamais vu tant d'argent. Attention ! Attention ! Ma mère disait toujours, « même pas le chien qui bouge la queue pour rien ». Dis-moi César, pour quelle raison tu bouges la queue, toi ? Tu n'es pas en train de nous rouler, de nous préparer un piège ?

Les trois fils protestent en chœur.

Piero :

-Père, tu ne dois pas parler comme ça.

Ugo :

-Tu perds la raison, père.

Tonin :

-Père tu devrais remercier Monsieur Aubertin.

Henry, redevenu sourd :

-Cessez de parler tous ensemble. Je n'entends plus rien !

Aubertin en a assez entendu, il se lève et s'approche de la cheminée en encourageant les trois frères à venir près de lui.

Scène III

Les trois fils et Aubertin se regroupent près de la cheminée, le père et la mère restent assis à leur place.

Aubertin, satisfait

-Alors, vous êtes contents ?

Piero :

-Je vous remercie au nom de toute la famille et surtout ne prêtez pas attention aux propos de notre père.

Aubertin :

-Rassurez-vous.

Ugo :

-Nous n'allons pas vous laisser partir comme ça ? Combien nous vous devons pour votre dérangement ?

Aubertin, offusqué, se cabre :

-Surtout pas de ça entre nous. Vous allez me fâcher. Nous sommes tous des Valdôtains oui ou non ?

Les trois frères :

-Tous des Valdôtains.

Aubertin :

-Voilà qui est bien dit ! Il suffira de vous souvenir de ce jour, lorsque le temps sera venu.

Tonin :

-Pour sûr, nous nous en souviendrons.

Aubertin :

-Et bien voilà une bonne œuvre accomplie. Je passerai vous voir quand je serai dans les parages, une famille de cinq personnes, ça ne s'oublie pas. Mon ami le curé vous conseillera. A bientôt mes amis.

Les trois frères :

-Au revoir Monsieur le Président.

Acte troisième

(quelques semaines plus tard)

Un café-bar valdôtain

La salle du café : lieu bien éclairé. Le bois domine : lambris sur les murs, tables, chaises à la mode du pays, solidité à toute épreuve, sans rien céder à l'agréable et au confort. Sur des consoles fixées aux murs, des statuettes, des coupes et des grolles en bois. Un comptoir un peu trop moderne et une patronne plantureuse à souhait.

Ambiance : Un café des jours précédant une élection ; grande animation matinale ; la machine à café lâche sa vapeur à jets continus ; les lecteurs de journaux commentent à haute voix les derniers potins de la campagne électorale ; trois jeunes font la cour à la patronne ; au fond de la salle les trois frères Fruitier attendent. Devant eux, leur consommation matinale : café et grappa. Entre le curé, il salue à la cantonade, cherche des yeux et s'oriente vers la table où patientent les trois frères Fruitier.

Scène I

L'heure est aux marchandages

Père Auguste, curé de la paroisse :

-Bonjour, les trois frères, vous attendez mon ami Aubertin, mais il est pris par une autre réunion. Il m'a demandé de passer vous voir et de l'excuser.

Les trois frères déçus s'apprêtent à quitter le café-bar.

Père Auguste grossit la voix :

-Ne partez pas, je dois vous parler.

Piero s'exprime :

-C'est étrange, nous nous attendions à ce faux bond de la part d'Aubertinus. Nous ne l'intéressons pas !

Ugo, le plus emporté des trois frères :

-Jamais il n'a obtenu notre vote préférentiel et il ne l'aura pas encore cette fois !

Père Auguste :

-Vous ne devez pas parler aussi méchamment. Monsieur le Président vous a bien aidé, je le sais, c'est moi qui lui ai demandé de s'occuper de votre dossier.

Tonin :

-Certes, mais nous ne l'avons pas revu depuis, nous ne comptons pas pour lui.

Père Auguste :

-Savez-vous combien de dossiers comme le vôtre il a fait admettre par la commission ? Plus de trois cents. Vous comprenez l'effort ? Vous aimez le travail bien fait et lui aussi, tout comme vous. Vous devez y penser.

Piero :

-Oui, nous comprenons, mais pourquoi nous a-t-il demandé de venir tous les trois s'il n'était pas certain de venir en personne ?

Père Auguste :

-Parce que moi je ne compte pas ?

Ugo :

-Vous c'est autre chose, ne mélangeons pas la religion et les élections.

Père Auguste :

-Vous lui avez promis votre aide en cas de besoin et aujourd'hui c'est le cas. César a besoin de vous. Vos cinq voix vont compter dans l'élection de dimanche.

Tonin :

-Père et mère ne se dérangeront pas. Ils ne veulent plus monter en voiture, nous n'allons pas les porter sur nos épaules, tout de même !

Père Auguste devient exigeant :

-Oui, sur vos épaules, s'il le faut ! Une promesse de chrétien doit être respectée. Arrangez-vous, Aubertin a besoin de vous. Les trois millions de liras vous les avez bien reçues, non ?

Ugo, calmé :

-Oui, bien sûr !

Père Auguste :

-Et alors, il faut savoir rendre la monnaie.

Piero, touché à vif :

-Nous sommes pauvres, mais notre honneur est intact. Comment devons-nous rendre la monnaie ?

Père Auguste :

-Roger, notre cafetier, vous expliquera. Nous sommes d'accord, cinq voix pour Aubertin,

Piero :

-Nous sommes d'accord.

Père Auguste se retire satisfait.

Scène II

Le bar ronronne.

Roger, le patron du bar arrive aussitôt, une bouteille de vin sous le bras, pose trois verres sur la table, les remplit, pose la bouteille, puis il se frotte les mains :

-Quel battant ce père Auguste, comme ça, mine de rien, on pense qu'il soutient le parti des curés et quand on va au fond des choses...

Tonin :

-...quand on va au fond des choses... il soutient Aubertin.

Roger se rattrape :

-Non, je voulais dire qu'il est très attaché à notre autonomie.

Tonin :

-Je n'en suis pas si sûr que cela. Tu sais, les curés..., je crois en Dieu, mais chez les curés on peut en prendre et en laisser.

Roger revient à sa mission :

-Voilà comment ça va se passer : chaque électeur a droit à trois votes préférentiels...

Piero :

-Oui, nous savons lire et comprendre.

Roger :

-Bien ! Pour signaler votre reconnaissance à Aubertin, vous utiliserez vos trois votes préférentiels de la manière suivante. Une signature en quelque sorte.

Piero :

-Si nous signons notre bulletin de vote il sera annulé. Tu devrais le savoir depuis le temps que tu t'occupes des élections !

Roger soupire :

-Pas du tout. Je vous explique : la liste contient 35 noms classés et numérotés, il vous suffira de faire jouer vos préférences de cette façon : Roger cherche dans la large poche de son tablier de cafetier, sort un calepin, le consulte : voilà, vous les Fruitiers, vous donnerez la première préférence à Aubertin comme tous nos amis. C'est le numéro 8. Les deux autres, vous les donnerez aux numéros 30 et 31...

Tonin :

-Qui sont-ils ?

Roger :

-Ce sont des amis sûrs pour Aubertin, Foley et Tulipaz, mais peu vous importe, il suffit de retenir leur numéro 8, 30 et 31 sur la liste. Ainsi, nous saurons que les cinq Fruitier ont su rendre la monnaie à Aubertin. C'est simple non ?

Ugo :

-Simple, oui, trop simple ! Et si vous avez plusieurs bulletins de vote avec les préférences 8, 30 et 31, comment conclurez-vous que nous sommes dans le nombre ?

Roger :

-La probabilité est quasiment nulle au niveau de la commune, c'est comme à la loterie. Nous trouverons ces mêmes chiffres dans d'autres communes, c'est calculé pour, mais pas ici.

Tonin :

-Et que faites-vous du secret du vote ?

Roger :

-Le secret du vote ? Laissez-moi rire ! Si le Conseil régional a institué les trois votes préférentiels, c'est parce qu'il souhaitait un peu de transparence. Croyez-moi, vos votes avec les préférences 8, 30, 31, seront bien acceptés.

Ugo :

-Si tu le dis...

Les verres se vident, les trois frères se lèvent et quittent ce conclave diabolique où tout s'est dit à mezza voce, sans autres compliments.

Acte quatrième

Le café-bar après l'élection

Quelques jours plus tard, le même café-bar, l'atmosphère a changé. La discussion tourne autour de la finale du combat des reines des alpages.

Au fond de la salle, les trois frères Fruitier sirotent un café non arrosé. Invités fermement à se présenter au café-bar de Roger, ils attendent de pied ferme la visite des amis d'Aubertin.

Scène I

Un malaise mine l'ambiance, la salle est sur le qui-vive.

Roger, encadré par les frères Debellat, connus dans toute la Vallée comme des durs au service d'Aubertin, arrive à la table sans son habituelle bouteille de bon vin et aborde immédiatement l'objet de cette convocation.

Roger :

-Je rappelle notre accord et votre promesse faite au curé. Vous êtes cinq à la maison et nous devons trouver au dépouillement cinq bulletins de vote portant les préférences 8, 30, et 31. Nous n'en avons trouvé que deux. Que s'est-il passé ?

Jean Debellat :

-Oui, votre réponse nous intéresse parce qu'Aubertin n'a pas été élu Président de la Région, à cause de gens comme vous. Foley et Tulipaz, ses lieutenants, n'étaient pas là pour le soutenir, ils n'ont pas obtenu suffisamment de préférences.

Ugo :

-Aubertin a quand même été élu au Conseil régional. Quant à l'élection à la présidence elle ne dépend pas des électeurs mais du Conseil régional.

Jacques Debellat :

-Toi, tu te tais ! Contente-toi d'écouter Roger.

Piero pose une main sur le bras de son frère :

-Nous vous écoutons. Alors, comme ça, Aubertin n'a pas été élu Président à cause de trois de nos votes préférentiels, comme c'est étonnant ! On nous a toujours dit que le Président était élu par les Conseillers régionaux. Les autonomistes ayant la majorité absolue pouvaient très bien élire Aubertin. Pourquoi venez-vous nous chercher des poux sur la tête ?

Roger calme le jeu, il craint pour son café fraîchement rénové :

-C'est vrai, Aubertin a bien été élu, bien sûr les autonomistes sont majoritaires au Conseil régional...

Tonin :

-...et alors, que demandes-tu de plus ?

Jean Debellat à Tonin:

-Mon frère vous a demandé de vous taire, comment faut-il vous le faire comprendre ?

Piero pose son autre main sur le bras de Tonin :

-Nous vous écoutons avec intérêt.

Roger respire, la bagarre n'aura peut-être pas lieu :

-Avec beaucoup plus de votes préférentiels les amis d'Aubertin au Conseil régional aurait été plus nombreux et César retrouvait sa place de Président. C'est certain.

Tonin :

-Mais les conseillers élus se sont défilés ! C'est à eux qu'il faut demander des comptes, pas à nous. Ils avaient certainement des raisons valables.

Jacques Debellat se lève brusquement :

-D'abord c'est à vous de vous expliquer. Vous n'avez pas respecté votre parole, nous vous demandons des comptes. Ensuite nous verrons les autres.

Les clients du café-bar sont tous debout. L'attitude de Jacques Debellat n'est pas appréciée.

Piero, tout en maintenant ferme les bras de ses frères, se lève lui aussi :

-Alors vous êtes venus nous présenter votre addition ?

Roger craint à nouveau pour sa boutique :

-Ce n'est pas comme ça qu'il faut voir les choses, nous vous parlons de votre promesse non tenue. Vous n'avez pas émis les préférences 8, 30, 31. C'est tout, et nous vous le disons, ce n'est pas bien de manquer à sa parole !

Jean Debellat :

-Vous allez payer ce manquement.

Ugo se dégage de la poigne de son frère et se lève brutalement en renversant des verres :

-Si vous êtes venus chercher votre monnaie, vous allez repartir les poches pleines !

Roger voit se pointer une tempête sérieuse, il essaie de calmer tout le monde :

-Bon, c'est fini ! Rappelez-vous seulement qu'un Valdôtain ne doit jamais manqué à une parole donnée à Aubertin.

Piero :

-Toute la famille Fruitier a voté pour la liste autonomiste comme d'habitude. Cependant, nous n'avons pas apprécié le morceau de pipeau qu'Aubertinus est venu nous jouer à la maison. Il a menti ! Notre subvention était déjà prête. Jamais je ne lui donnerai ma préférence ! Nous avons distribué librement nos préférences et choisi des Conseillers autonomistes honnêtes et nous ne le regrettons pas !

Là-dessus, Jean Debellat renverse la table. Roger tombe à terre et trouve très convenant d'y demeurer. Des verres volent et atterrissent fort mal. Au début, les frères Debellat, grands spécialistes des coups de main, marquent des points ; des vitres tombent, grande pagaille, des nez saignent. Tout le monde s'y met et quelques instants plus tard les frères Debellat se retrouvent sur l'asphalte en mauvais état. Ils fuient ce village où la solidarité n'est pas un vain mot.

Piero, un œil marqué, monte sur une table encore debout :

-Voilà ce qui arrive lorsque l'intérêt d'une personne cherche à primer sur l'intérêt général.

L'assistance applaudit. Le principe des trois votes préférentiels vient d'en prendre un sacré coup !

Roger, déjà derrière son comptoir, sert sa clientèle un peu excitée et n'oublie pas d'encaisser. Les réparations viendront plus tard. C'est ça le commerce ! Il se demande tout de même s'il a bien compris le principe des trois préférences.

FIN